

AGAT FILMS
PRÉSENTE



Film Francophone
D'ANGOULEME

MADAME HOFMANN

UN FILM DE
SÉBASTIEN LIFSHITZ

SORTIE EN AVRIL 2024

2023 • FRANCE • COULEUR • FORMAT : 2.39 - 5.1 • DURÉE : 1H44 • VISA : 156.658

Distribution

AD VITAM

71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
01 55 28 97 00
films@advitamdistribution.com

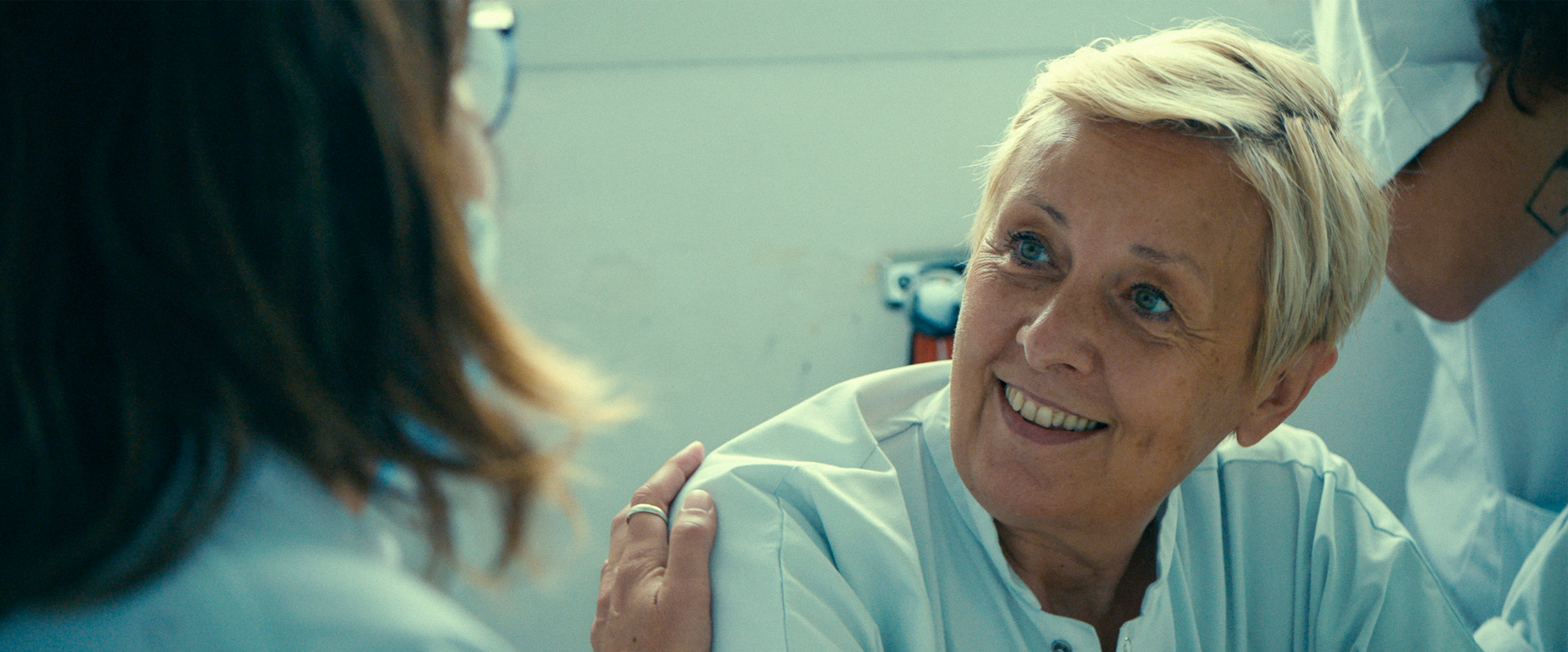
Relations Presse

Marie Queysanne

6, rue Jean-Pierre Timbaud
75011 Paris
01 42 77 03 63
marie@marie-q.fr / presse@marie-q.fr

Matériel presse téléchargeable
sur advitamdistribution.com

AD VITAM



SYNOPSIS

« Bienvenue dans ma vie », cette phrase, Sylvie Hofmann la répète à longueur de journée ou presque.

Sylvie est cadre infirmière depuis 40 ans à l'hôpital nord de Marseille. Sa vie, c'est courir.

Entre les patients, sa mère, son mari et sa fille, elle consacre ses journées aux autres depuis toujours.

Et si elle décidait de penser un peu à elle ? De partir à la retraite ? En a-t-elle le droit, mais surtout en a-t-elle vraiment envie ?

ENTRETIEN AVEC SÉBASTIEN LIFSHITZ

Connaissez-vous Sylvie Hofmann depuis longtemps ?

Sébastien Lifshitz - J'ai rencontré Sylvie par hasard pendant le casting. L'idée du film a d'ailleurs précédé notre rencontre. J'avais envie de faire le portrait d'une femme en lutte dans le monde de l'hôpital. Après la première année de pandémie, je trouvais intéressant de me rapprocher de l'hôpital pour voir comment la crise y avait été vécue, pendant et après. Au départ, on ne savait pas si ce casting serait possible, si on nous laisserait entrer dans les hôpitaux pour rencontrer le personnel soignant. Pendant le covid, l'hôpital était une forteresse, les personnes extérieures n'avaient pas le droit d'y entrer.

Justement, comment avez-vous fait ?

J'ai rencontré une directrice de casting sur Marseille, Cendrine Lapuyade, une femme extraordinaire, et elle a commencé sa recherche à travers Facebook. Tout se faisait par téléphone, Facetime ou Zoom, pendant que j'étais confiné à Paris. Cendrine me faisait des comptes-rendus téléphoniques, ça a duré des mois. D'une certaine manière, ses comptes-rendus étaient déjà la matière-même du film parce qu'elle échangeait longuement avec

les personnes qu'elle rencontrait sur les réseaux sociaux. Pendant cette recherche, Cendrine a rencontré Sylvie qui devait juste nous donner des contacts d'infirmières. La première fois qu'on s'est vus, c'était devant une boulangerie, pendant la pause déjeuner : je vois Sylvie arriver, comme dans le film, très spontanée, sans filtre. Elle était marquée par les mois de pandémie. Elle m'a parlé très sincèrement, et plus elle a commencé à s'ouvrir, plus je me suis intéressé à elle, comme lors d'une rencontre amoureuse.

On le comprend très bien parce qu'on est soi-même saisi en la regardant et en l'écouter dans le film.

Elle m'a séduit tout de suite, et en continuant le casting, je n'arrivais pas à me la sortir de la tête. J'ai dit à Cendrine : « J'ai besoin de la revoir mais j'aimerais le faire dans le cadre de son travail, tu crois que c'est possible ? ». On nous a autorisé à aller dans son service, j'ai rencontré toute son équipe et j'ai vu Sylvie au travail. Ça a confirmé mon intuition. Elle a quarante ans de métier et ça se sent. Sa conscience, son corps, ont été imprégnés par toutes ces années, ça l'a constituée, y compris dans son rapport à la vie et à la mort. C'est cette maturité et cet accomplissement que j'avais envie de

filmer. Sylvie termine sa carrière et elle est riche de toute une vie de travail. Je lui ai dit : « Cette femme que je cherche depuis des mois, j'aimerais que ce soit vous ». Elle a été extrêmement surprise.

Elle a accepté rapidement ?

Pour la rassurer, je lui ai proposé une journée-test de tournage et il y a eu comme une évidence : le rapport entre Sylvie et l'équipe de tournage s'est fait tout de suite, la chorégraphie entre elle et la caméra s'est mise en place automatiquement, elle a eu un abandon immédiat. Là, Je me suis vraiment dit que la femme que je cherchais, c'était elle. Et elle a accepté.

Dans le cadre d'un documentaire filmé dans un service de soins hospitaliers où l'on imagine que vous ne pouvez pas faire beaucoup de prises, comment parvenez-vous à cette qualité d'image et à ce degré de proximité avec Sylvie Hofmann et son équipe ? Même question pour la mère et le mari de Sylvie qui, eux, sont à l'extérieur de l'hôpital.

Ce qui a déterminé le choix de Sylvie, c'est tout ce que je viens de dire mais aussi la possibilité de filmer son équipe. J'ai décelé qu'il y avait de fortes

personnalités dans son service, des gens qui ne se laissent pas facilement impressionner. Les soignants ont l'expérience de savoir tout de suite se positionner par rapport aux autres, face aux patients, face aux familles, face à des situations très délicates. L'arrivée d'une caméra dans leur service ne les a pas perturbés. Ils voulaient juste que ce ne soit pas une gêne par rapport à leur travail. J'ai filmé un service d'oncologie, donc un endroit difficile, et pourtant aucun de ces soignants ne cherche à aller ailleurs. Ils savent gérer ces situations avec une humanité incroyable. Tout cela dans un contexte de pandémie où ils ont manqué de tout.

Est-ce aussi un film politique sur l'état de la santé publique ?

Pour moi, l'hôpital est un des symboles de la République. Il incarne ce que la France a de mieux à offrir : une égalité de soin pour tous, une solidarité nationale. L'hôpital, c'est nous tous, une formidable utopie politique. Il faut se souvenir que quand la France sort de la Seconde Guerre mondiale, l'hôpital est dans un état lamentable. On a ensuite réussi à le structurer, le rendre plus efficace, l'adapter aux découvertes médicales et aux nouvelles machines, avec l'espoir de prolonger la vie de chacun. Mais force est de constater qu'entre le coût que ça représente pour l'État et une population qui ne cesse de croître et vivre plus longtemps, l'équation est de plus en plus difficile à résoudre. Et puis, l'hôpital public est concurrencé par le secteur privé - qui offre aux soignants de bien meilleurs salaires - et il est menacé par les logiques comptables des gouvernements successifs, qui veulent le transformer en entreprise, ce qui n'a aucun sens. Aujourd'hui, si ce système fonctionne encore, c'est grâce à des « Sylvie », des figures de sacrifice qui sont, à mes yeux, de véritables héroïnes. Le problème, c'est que la nouvelle génération de soignants n'a pas forcément envie de céder à ce sacrifice. Elle veut une vie plus agréable, un épanouissement personnel, qui deviennent prioritaires. Sylvie elle-même se demande si elle n'a pas fait les mauvais choix en don-



nant tout à son métier : son corps et sa vie privée. Dans son métier, on n'a jamais le temps, la vie privée passe après, et la charge mentale et physique est immense.

Le chef de service de Sylvie est un autre personnage formidable du film.

Le Professeur Astoul est incroyable. Il vient d'une famille modeste. Il est parvenu à faire des études de médecine par la méritocratie et à devenir ce professeur de médecine spécialisé en pneumologie. Il a une humilité et une humanité qu'il transmet à tous les internes de son service. C'est exemplaire. Malgré toutes les difficultés, ce service a réussi à construire une harmonie que j'ai trouvé merveilleuse à filmer.

Madame Hofmann n'est pas uniquement focalisé sur l'hôpital, on voit Sylvie dans sa vie privée. Pourquoi avoir fait ce choix ?

J'avais envie de rentrer dans la vie intime de Sylvie, je voulais raconter cette femme, comprendre

son parcours. J'ai été amené à rencontrer sa famille, notamment sa mère, Micheline, une deuxième rencontre fondamentale pour le film. Ce petit bout de femme a eu un parcours de vie digne d'un roman de Zola : immigrée italienne, orpheline à 7 ans, séparée de sa sœur toute petite, commençant à travailler très tôt dans les champs. Elle est entrée à l'hôpital comme femme de ménage, a passé un concours interne pour devenir aide-soignante et a fait toute sa carrière à l'hôpital. Elle s'est sauvée de la misère de sa petite enfance, elle aussi par la méritocratie républicaine et par son incroyable force intérieure.

A côté de ses dimensions sociales et politiques, Madame Hofmann traite aussi de questions existentielles, avec les thèmes du vieillissement et de la mort qui sont omniprésents dans l'hôpital.

Sylvie veille sur tous les patients de son service et ça se prolonge dans sa famille : elle est celle qui veille sur sa mère, sur son mari, sur sa fille. Son métier d'infirmière ne s'arrête jamais ! Elle a passé sa vie à accompagner les uns et les autres que ce



soit à l'hôpital ou à la maison. Elle déploie tout ce qu'elle peut pour cela jusqu'à s'oublier un peu trop elle-même. Elle est héroïque mais elle ne la ramène jamais. Le tout avec un humour permanent sur sa vie.

Sylvie et sa mère ont une discussion étonnante, presque contradictoire, sur le cancer du sein...

Micheline a un rapport au corps et à la médecine qui est lié à sa génération et à ses croyances religieuses. Elle s'est construite une sorte de morale par rapport à ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Une génération après, Sylvie a un rapport beaucoup plus pragmatique à la santé, elle a suivi

les progrès de la médecine, elle s'est fait sa propre idée en opposition frontale avec ce que sa mère pourrait penser sur la manière d'affronter les pires maladies. Le catholicisme traverse la pensée de Micheline alors que Sylvie est purement laïque. Elle s'est débarrassée de la spiritualité pour utiliser ce que la médecine a de mieux à offrir pour sauver des vies. Pendant des siècles, on allait à l'hôpital pour mourir. Ce qui comptait, ce n'était pas le soin mais le salut dans la mort, et les bonnes sœurs étaient là pour aider à passer dans l'au-delà. Après la Seconde Guerre mondiale, l'hôpital est devenu un lieu dédié à la science et s'est débarrassé de l'imprégnation religieuse qui est encore très présente chez Micheline.

La relation entre Micheline et Sylvie est très belle, pleine d'amour réciproque. Elle contredit le cliché freudien selon lequel mères et filles sont destinées à s'affronter dans un mélange d'amour-haine.

J'ai eu la chance de pouvoir filmer cette relation entre une mère et sa fille. J'ai filmé aussi la transmission d'une histoire : Micheline reformule devant Sylvie l'histoire de sa vie. On est face à ces personnes qui viennent du prolétariat et qui, petit à petit, ont réussi à s'élever, à trouver leur place, à gagner leur indépendance, à construire une vie à peu près tenable. Quand on écoute Micheline, on comprend que ce n'était vraiment pas gagné au départ. Ce film rend hommage à toutes ces familles

prolétaires, très nombreuses à Marseille, où chacun a essayé de se construire une vie. Et l'hôpital doit rester cet endroit digne où on peut les recevoir, les accompagner, soulager leurs souffrances : c'est la mission que l'État-Providence doit remplir, notamment pour garantir un minimum de paix sociale. A travers Sylvie, le film montre à quel point tout cela est fragile.

Comme *Adolescentes*, *Madame Hofmann* est très ancré dans la période de son tournage et symptomatiquement, on voit dans les deux films une élection présidentielle. Ici, il y a aussi la guerre en Ukraine, une couche d'anxiété supplémentaire qui influe peut-être sur la santé de chacun.

C'est sûr que nous vivons l'une des périodes les plus anxiogènes que l'on ait vécu en Europe et cela s'est répercuté dans le film. Après quarante années de travail, Sylvie décide finalement de partir de l'hôpital, à bout, et de prendre sa retraite. Il s'agit de sauver sa peau, elle a quand même fait un AVC, alors dès qu'elle a entraperçu une porte de sortie, elle l'a saisie. Elle ne veut pas suivre le même parcours que sa mère. Elle veut échapper à ce destin de maladies chroniques, reprendre possession de sa vie et enfin se construire une existence décente. Le film bascule à ce moment-là dans son deuxième acte en essayant d'accompagner Sylvie dans une forme de libération. D'ailleurs, je me demande ce qui va se passer lorsque tous les soignants de sa

génération partiront de l'hôpital. La nouvelle génération est plus soucieuse de justice sociale et du traitement qui leur est réservé. On voit bien qu'il y a là un conflit de génération qui percute l'hôpital. Les soignants seront de moins en moins malléables, l'hôpital va muter, c'est inévitable.

Le film est finalement synchrone avec la question des retraites qui mobilise la société.

Il y a des métiers où la souffrance physique et psychique est une vraie question. La pénibilité n'est pas un détail. C'est évident que ces différences n'ont pas été assez prises en compte dans la réforme sur la retraite. Sylvie a tenu quarante ans comme un





bon petit soldat. Elle est épuisée physiquement et mentalement. La nation devrait mieux remercier les « Sylvie » et les « Micheline » que nous avons.

Pouvez-vous parler de la relation entre Sylvie et son compagnon, Fred ? Ils semblent réinventer le couple à leur manière.

Pendant la préparation du film, Fred a eu le covid et on lui a découvert une comorbidité cardiaque. Les médecins lui ont recommandé de ne plus travailler, de mener la vie la moins stressante possible. Il est donc parti vivre dans les Alpes. Sylvie le rejoint là-bas tous les quinze jours, pour le week-end. Pour elle, ce lieu est un havre de paix où elle peut enfin échapper au stress de Marseille et de l'hôpital. Ils

sont ensemble depuis douze ans. Fred est maintenant en pré-retraite et n'aspire qu'à une seule chose : que Sylvie le rejoigne. Au début du tournage, il n'aimait pas trop la caméra, mais il est entré dans le désir de Sylvie et a accepté de donner au film cette part intime de lui-même.

Pouvez-vous parler de votre équipe qui a réussi le prodige de s'intégrer dans le quotidien d'un service hospitalier et dans l'intimité de vos personnages principaux, Sylvie, Micheline, Fred. Qui est votre chef opérateur ?

Elio Balézeaux est un jeune chef opérateur qui a été formé à la Ciné-Fabrique. C'est son premier long métrage. Je cherchais quelqu'un de jeune, d'éner-

gique, de sensible au documentaire et qui ait une exigence du cadre. Pour le film, il a fallu qu'il entre dans une grammaire particulière et très vite, il s'y est adapté. La durée du tournage et la récurrence des lieux nous ont aidé à mieux appréhender l'espace, à repérer les angles défilants et les lumières compliquées. L'urgence des situations nous a aussi forcé à travailler plus à l'épaule, mais dès que l'on pouvait mettre la caméra sur pied, on le faisait. On avait aussi la contrainte du format scope dans des endroits souvent petits. Tout ça a fabriqué une écriture qui s'est affinée au fur et à mesure des mois de tournage. Pour le son, François Abdelnour a demandé aux soignants s'ils étaient d'accord pour être enregistrés en permanence et on leur mettait un micro caché sous leur blouse, ce qui nous per-

mettait d'avoir une certaine liberté avec la perche. Dans l'ensemble, on a eu très peu de refus, que ce soit avec les patients ou l'équipe de soignants. D'ailleurs, je tiens vraiment à remercier l'APHM pour m'avoir permis de filmer autant dans l'hôpital.

Vous aviez beaucoup de matériel à traiter au montage ?

On avait environ 150 heures de rushes. Dans le documentaire, la question du montage est essentielle parce que c'est le moment où l'on structure véritablement le récit, il n'y a pas de scénario pré-existant. Avec Delphine Genest, ma monteuse, ce qui nous a paru évident, c'est que dans les premiers mois où j'entre dans la vie de Sylvie, sa vie est sous tension. J'étais face à une personne à bout de nerf

et on a essayé de restituer ça dans la première partie du film. Puis, à partir du moment où elle prend la décision de partir à la retraite, elle suit un chemin de libération et le film entre dans un autre rythme, plus intime et joyeux.

Votre film regarde Sylvie comme un être unique. Est-elle aussi le symbole de toute sa profession, voire de tous ces hommes et femmes que l'on a qualifiés de travailleurs de première ligne ?

La meilleure façon de prendre conscience de la réalité de toutes ces vies, c'est d'en choisir une. Sylvie ne représente qu'elle-même mais parle finalement pour tous les autres. J'ai essayé de me tenir au plus près d'elle, de ses choix. Je pense aussi que ce film a été possible parce que je suis arrivé à un moment

particulier de sa vie. Elle ne l'a probablement pas conscientisé, mais elle était mûre pour vivre une telle expérience. Il n'y a pas de hasard pour arriver à faire ce genre de film : on croise parfois des personnes à un moment particulier de leur vie, et s'il y a une confiance, une relation d'amitié, voire d'affection, alors une rencontre se produit qui permet un tel abandon devant la caméra. En faisant des documentaires, je fais des rencontres que je n'aurais pas faites autrement. Je traverse des vies qui m'apprennent des choses essentielles. J'ai l'impression que si je n'avais fait que de la fiction, je n'aurais eu accès qu'à moi-même. Le documentaire est une telle ouverture sur le monde : c'est le monde qui vient à soi.



SÉBASTIEN LIFSHITZ



Après des études d'histoire de l'Art à l'École du Louvre, Sébastien Lifshitz se tourne vers le cinéma et réalise en 2000 son premier long-métrage, *Presque Rien*, plébiscité par la critique et distribué dans de nombreux pays. Suivront le documentaire *La Traversée* (2001) sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs, puis *Wild Side* (2004) et *Bambi* (2013) tous deux primés au festival de Berlin. Après *Les Invisibles* (2012) en sélection officielle au festival de Cannes et lauréat du César du meilleur film documentaire et *Les Vies de Thérèse* (2016) à la Quinzaine des Réalisateurs, il réalise deux documentaires : *Adolescentes* (2019), primé au Festival de Locarno, lauréat du prix Louis-Delluc et de trois César en 2021, et *Petite Fille* (2020) présenté au Festival de Berlin, puis diffusé sur ARTE où il obtient un record d'audience avec plus de 3 millions de téléspectateurs. Suivra en 2022, *Casa Susanna*, documentaire américain sélectionné à la Mostra de Venise. Son prochain film, ***Madame Hofmann***, sera présenté en avant-première au Festival d'Angoulême 2023.

FILMOGRAPHIE

- 2023 **MADAME HOFMANN** - documentaire
- 2022 **CASA SUSANNA** - documentaire
- 2021 **BAMBI, UNE NOUVELLE FEMME** - documentaire
- 2021 **GARCONS SENSIBLES** - documentaire
- 2020 **PETITE FILLE** - documentaire
- 2019 **AVENUE DE LAMBALLE** - documentaire (court métrage)
- 2019 **ADOLESCENTES** - documentaire
- 2016 **LES VIES DE THÉRÈSE** - documentaire
- 2013 **BAMBI** - documentaire
- 2012 **LES INVISIBLES** - documentaire
- 2009 **PLEIN SUD** - fiction
- 2008 **JOUR ET NUIT** - fiction (court-métrage)
- 2006 **LES TEMOINS** - documentaire
- 2004 **WILD SIDE** - fiction
- 2001 **LA TRAVERSÉE** - documentaire
- 2000 **PRESQUE RIEN** - fiction
- 1999 **LES TERRES FROIDES** - fiction
- 1998 **LES CORPS OUVERTS** - fiction (moyen-métrage)
- 1995 **CLAIRE DENIS LA VAGABONDE** - documentaire
- 1994 **IL FAUT QUE JE L'AIME** - fiction (court-métrage)

LISTE TECHNIQUE

Un film de

Produit par

Image

Son

Montage

Montage son

Mixage

Musique originale

Une production

En coproduction avec

Avec la participation de

Avec le soutien de

En partenariat avec le

En association avec

Distribution France

Ventes internationales

Formats

Durée

Sébastien LIFSHITZ

Muriel MEYNARD

Elio BALEZEAUX

François ABDELNOUR

Delphine GENEST

Tom DIAZ, Caroline REYNAUD

Roman DIMNY

Grégoire HETZEL

AGAT Films

ARTE France Cinéma

Canal +, ARTE France, Ciné +

La Région Ile-de-France

La Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur

CNC

Cinémage 16

AD VITAM

MK2

5.1 / 2.39

1h44



AD VITAM